

Des menteries si bien organisées

Des nouvelles d'Édouard de Michel Tremblay

Des nouvelles d'Édouard, tome IV des « *Chroniques du Plateau Mont-Royal* », coll. « Roman québécois », Montréal, Leméac, 1984, 312 p.

Gabrielle Poulin

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39921ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, G. (1985). Review of [Des menteries si bien organisées : *Des nouvelles d'Édouard* de Michel Tremblay / *Des nouvelles d'Édouard*, tome IV des « *Chroniques du Plateau Mont-Royal* », coll. « Roman québécois », Montréal, Leméac, 1984, 312 p.] *Lettres québécoises*, (37), 17–19.



par Gabrielle Poulin

Des menteries si bien organisées

Des nouvelles d'Édouard
de Michel Tremblay

Si tout le monde n'a pas lu *la Grosse Femme d'à côté est enceinte*¹ de Michel Tremblay, tout le monde a dû en entendre parler. Du moins au Québec. C'était le premier volet des «Chroniques du Plateau Mont-Royal»². Dès les premières pages du roman, le lecteur avait pu surprendre une conversation pour le moins inhabituelle entre la grosse femme et son beau-frère Édouard:

Elle prit une longue respiration avant de parler. «Des fois... Des fois quand t'as rien à faire... viens donc me conter tes sorties! Viens me conter tes nuittes en ville. T'es le seul qui sort, qui voit du monde... J'sais pas comment c'est te dire ça... Chus toute mêlée... Tu comprends, chus pognée icitte, pis toé tu cours la galipote à l'année longue... Tu sais comment c'que j'aime le monde... Viens me conter les shows que tu vois, pis les gens que tu rencontres, pis c'que tu fais... si tu veux. J't'oblige pas».

Édouard avait été saisi: «Vous auriez dû me le demander avant. J'pensais que ça vous intéressait pas. Albertine pis ma mère me font taire quand j'commence à en parler...» Avant de sortir, il avait prévenu la grosse femme: «Mais j'vas toute vous conter, par exemple! J'vous cacherais rien de ma vie! Si vous êtes choquée, ça s'ra de votre faute!» (P. 52-53.)

Au long des années, Édouard a tenu parole. Les deux premiers livres des «Chroniques» font état de l'étrange amitié, de la complicité même, entre la femme de Gabriel et Édouard, l'homosexuel qui, dans son royaume nocturne



de travestis, se fait appeler «la duchesse». Le troisième roman, *la Duchesse et le roturier*⁴, consacré à la vie marginale d'Édouard, se terminait dans le port de New York, avec le départ du «Liberté» qui emportait Édouard vers Paris, la ville dont lui et la grosse femme avaient toujours rêvé. En faisant ses adieux à son beau-frère, à la gare Windsor, la grosse femme lui avait dit: «J'te prête mes yeux, Édouard! R'garde toute comme si on était deux!»

Pour faire partager ses découvertes à celle qu'il a laissée derrière lui, dans son pauvre logis de la rue Fabre, dès ce premier jour de la traversée, le voyageur commence donc à écrire son journal. C'est ce journal personnel qui forme le corps du quatrième roman des «Chroniques»: *Des nouvelles d'Édouard*.

L'art de la fugue

Les romans de Tremblay sont tous très bien structurés. Ainsi l'action de *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Ange*⁵ suivait les mouvements de la quatrième symphonie de Brahms... Habitué aux exigences de la scène, l'auteur des *Belles-Soeurs* a toujours su maîtriser avec un art consommé la sacro-sainte règle classique de l'unité de temps. C'est dans l'espace d'une seule journée, celle du 2 mai 1942, que sont enclos les drames extérieurs et intérieurs que racontent les trois cent vingt-neuf pages de *la Grosse Femme d'à côté est enceinte*. Le nouveau roman de Tremblay, dans lequel le romancier allie les dons du conteur à ceux du musicien, l'imagination inlassable d'une Schéhérazade à la rigueur libre et

féconde d'un créateur de fugue, est lui aussi magistralement construit.

L'essentiel du voyage d'Édouard se vit sur un autre mode que celui d'un simple déplacement extérieur, fût-ce d'un continent à l'autre. La «Traversée de l'Atlantique», la «Traversée de la France» et la «Traversée de Paris», avec la «Lettre de la grosse femme à son beau-frère Édouard», forment pour ainsi dire le développement de la fugue. Ces étapes physiques du voyage (dix jours en bateau et trente-six heures à Paris) correspondent aux phases du voyage intérieur, initiatique celui-là, qu'accomplit le héros dans l'espace inédit de sa propre écriture. Le contenu à la fois fascinant et bouleversant du journal d'Édouard aurait suffi à lui seul à former un roman très riche. Tremblay a voulu que la fugue d'Édouard, qui avait eu lieu en 1947, soit préparée par un «Prélude» dont l'action se situe dans une nuit du mois d'août 1976.

Ces pages, écrites à la troisième personne par un narrateur omniscient, raconte les dernières heures de la duchesse, ses dernières déambulations dans son royaume nocturne, les étapes de son ultime traversée: elles exposent en somme le véritable sujet de la fugue. Toute la vie de la duchesse, ses frustrations, sa superbe insolence, son mépris pour les «minables», sa solitude incommensurable sont évoqués et enfermés dans ces quarante-cinq premières pages qui forment, dans leur beauté mûre et farouche, l'un des sommets de la littérature québécoise. «Sans imagination, rien n'était possible.» Avec la mort de la duchesse, déjà minée par le réalisme des puissances d'argent, qui manient le scalpel et distribuent les hormones et les drogues, la Main va prendre au sérieux son propre spectacle et s'enliser dans le conformisme et l'ennui. «Quand la duchesse disparaîtrait, la Main serait condamnée à un perpétuel mercredi soir.» (P. 19.)

Le testament et l'héritage de la duchesse

Après les funérailles de la duchesse, où s'étaient traînés «des travestis sans perruque, sans maquillage, à neuf heures du matin, pâles et frissonnants dans une lumière qu'ils connaissent peu et qui leur sied mal...», «la Main était en deuil d'inspiration». Un soir, cependant, Hosanna, à qui la duchesse avait un jour confié la clé du tiroir où elle conservait le journal de son voyage à Paris, entreprit de faire la lecture de ce document à haute voix pour Cuirette. Hormis la grosse femme, personne n'avait jamais su la vérité au sujet de la célèbre fugue d'Édouard. Pour que devienne en quelque sorte légendaire et exemplaire le personnage de celle-là qui a régné pendant trente ans sur les nuits de la Main, il faut pouvoir remonter à ses lointaines origines, accomplir avec elle la véritable traversée du Styx dont les eaux avaient donné à la duchesse son invulnérabilité.



Les Intendants de la Nouvelle-France

Jean-Claude Dubé

Le personnage-clé de l'administration québécoise sous le régime français fut l'intendant. L'historien Jean-Claude Dubé a tenté une étude comparative des quinze titulaires du poste: leur arrière-plan familial, leur fortune et leur mode de vie, leurs comportements culturels et religieux.

Prix: 25,00\$



La Seigneurie de Vaudreuil et ses notables

Gérard Parizeau

L'auteur a voulu reconstituer l'histoire de la seigneurie de Vaudreuil, au début du XIX^e siècle, par le truchement des notables qu'il présente à ses lecteurs.

Prix: 18,95\$

les éditions
fides

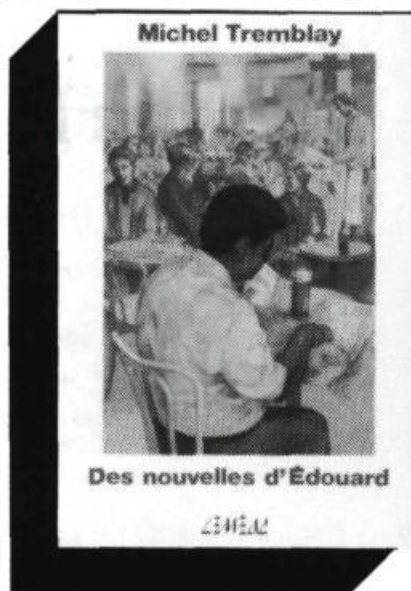
5710, avenue Decelles
Montréal H3S 2C5
(514) 735-6406

Après le Prélude flamboyant, voici donc le premier texte intercalaire intitulé «Schéhérazade I», qui annonce le triomphe de l'imagination sur l'ennui et sur la mort. Quatre fois, les voix de Cuirette et de Hosanna vont venir occuper l'espace des transitions comme pour lier le présent au passé et témoigner de l'immortalité de cette Schéhérazade de la Main qui a duré «onze mille et une nuits». Loin de choquer les amies de la duchesse, la découverte de la vérité humble et humiliante du véritable voyage à Paris, qui contraste si violemment avec les contes de celle qui était devenue l'âme imaginative de la Main, élève désormais celle-ci au rang des héros mythiques. La duchesse ne mourra plus parce que, dorénavant, les imaginations qu'elle a nourries nourriront elles-mêmes son propre mythe.

Le journal d'Édouard

C'est donc par-dessus l'épaule d'Hosanna que le lecteur est invité à lire le journal d'Édouard. En remettant ce cahier à son beau-frère avant de mourir, la grosse femme lui avait confié: «Après quinze ans, ça me fait encore rire. Et pleurer. Ça m'a fait passer à travers quelques-uns des pires moments de ma vie.» Rire et pleurer! Peu de romans québécois récents possèdent ce pouvoir de faire rire et d'émouvoir jusqu'aux larmes. Les tableaux que brosse Édouard de la vie des passagers de première classe, sur un transatlantique («Ou bien t'es ignorant et t'arrives pas à exprimer tes malaises ou bien t'es éduqué et tes malaises ne sont pas les mêmes!» (p. 163.), des habitudes sociales des parvenus (v.g. la description du bal masqué), de leur langue apprêtée, des conditions d'hygiène des logements du XVI^e arrondissement et en particulier des W.C. de Paris font rire et sourire. Pour ceux qui ne connaîtraient Paris que par ouï-dire, ils sont drôles comme des caricatures; pour les autres, ils sont criants de réalisme.

La solitude d'Édouard, son incapacité à retrouver dans le réel une ville que la littérature, le cinéma et ses rêves lui avaient rendue familière et attirante comme une terre promise, sont bouleversantes. Par-dessus tout, le mépris des Français pour sa propre ville, son inculture, pour sa langue et pour celle de ses compatriotes («le Français riait juste aux sons que je faisais») le rejette dans une solitude plus grande encore. Qui est-il,



lui qui a pu être ému en imaginant l'univers de Maigret et qui n'arrive «plus à l'être devant le vrai paysage de Paris s'illuminaut dans la nuit naissante» (p. 278.)? «Vous et moi, écrit-il encore, dans son journal, nous aimons mieux rêver que vivre.» (P. 299.) Aussi le moment le plus intense de cette unique nuit parisienne sera-t-il celui où Édouard court à travers le quartier de Montmartre à la recherche de Gervaise. «Je savais qu'elle n'avait jamais existé et que tout ça, de toute façon, se passait au dix-neuvième siècle mais, comme pour Maigret, plus tôt, j'étais sûr de la trouver!» (P. 298.)

Dans sa course à travers Paris, Édouard ne cherche pas à rencontrer les héros des romanciers contemporains, ni même les écrivains eux-mêmes. Il n'a vraisemblablement jamais entendu parler de Boris Vian ni de Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre. Le voir s'asseoir à son insu à la table voisine de ces gens, qu'il prend pour des comédiens, écouter leur discussion au sujet d'une pièce qu'ils viennent de voir et qui s'appelle *les Bonnes*, entendre Simone rabrouer ce Jean-Paul qui «n'avait pas du tout un physique d'acteur», tout cela constitue un spectacle plein de charme pour le lecteur, à qui Tremblay semble faire des clin d'oeil de connivence, non pas dans le dos d'Édouard, qui a toute sa sympathie, mais dans le dos des «personnages» en question. À la suite d'une remarque désobligeante de quelqu'un du groupe, qui a ri de son accent, Édouard paraît à ce point dépaycé, perdu et triste dans ce Paris du vingtième siècle que la dénommée Simone, si belle «avec son turban à la Germaine Giroux», s'approche de lui. «Un

étranger au regard perdu doit être le même partout dans le monde.» Son geste et ses paroles sont tellement naturels que le lecteur d'ici, qui s'était identifié totalement au pauvre «nobody» en proie au mépris et au mal du pays, ressent cette compassion comme si elle s'adressait à lui-même. Ce passage est l'un des plus prenants du journal d'Édouard.

La Coda

Le narrateur reprend la parole à la fin du roman. Deux ombres sur le balcon de la rue Fabre. Un secret à partager. La grosse femme n'ira jamais à Paris, mais Édouard lui fait don de son journal. Lui, il s'en va se cacher pour des mois et achever sa préparation en vue de sa rentrée triomphale sur la Main. Il a touché le fond de la solitude humaine. Son amour pour la grosse femme est désespéré. Il n'aura pas trop de toute sa vie et des mensonges les plus éhontés pour entourer cette solitude-là. «Ce n'est pas l'expérience qui compte, c'est le mensonge bien organisé. Et je vais vous organiser les plus belles menteries...»

C'est la réussite du romancier Michel Tremblay que d'avoir su «organiser les plus belles menteries». Dans ce quatrième roman des «Chroniques du Plateau Mont-Royal», il est au sommet de son art. L'univers d'Édouard, si fortement enraciné dans la vie et dans la culture du Québec, traduit, dans son désarroi, sa solitude et sa marginalité, le drame de la minorité québécoise dans un monde qui, après lui avoir fourni, au long des siècles, non seulement sa langue et sa culture, mais même jusqu'à la substance de ses rêves, la considère comme étrangère, la bafoue et la confine aux nuits étriquées de son folklore.

Des nouvelles d'Édouard, un livre qui serait désespéré, s'il n'y avait, pour le sauver, l'immense pouvoir de l'imagination qui veille sur les puissances de la mort et qui invente des contes plus vrais et plus féconds que les cauchemars de la réalité. □

1. *Des nouvelles d'Édouard*, tome IV des «Chroniques du Plateau Mont-Royal», coll. «Roman québécois», Montréal, Leméac, 1984, 312 p.
2. Les tomes précédents des «Chroniques du Plateau Mont-Royal» ont paru chez le même éditeur: *La Grosse Femme d'à côté est enceinte* (1978); *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* (1980); *La Duchesse et le roturier* (1982).